

DES PROFESSIONNELS ET DE LA VIOLENCE

Mireille Cifali

Le monde des débats d'octobre 1999 consacrait à son tour un dossier intitulé : " Sortir de la violence ". Que se soit au niveau des nations ou dans la quotidienneté des relations de proximité, la violence occupe le devant de la scène. Des causes sont évoquées, des mécanismes dénoncés, des solutions esquissées. La préoccupation n'est pas nouvelle, elle est dramatisée par certains qui en font leur fond de commerce; elle est traitée à juste titre par d'autres, dans les écoles, dans les banlieues, là où elle fait effraction, causant blessures, souffrances et incompréhension, interrogation sur la nature humaine et ce dont elle est capable.

Au niveau scolaire, beaucoup a déjà été écrit; bien des auteurs ont parlé de ces adolescents, reconnus par personne ou presque qui n'ont qu'elle pour clamer leur existence. Il y a des approches sociologiques, et celles qui partent du sujet cherchant le sens dans le non-sens d'une vie. Dans le *Monde des débats*, Michel Wieviorka conclut son article par ces mots : " Les explications qui s'écartent d'une thématique du sujet passent à côté du sens du phénomène, aussi distordu soit-il, et ignorent les personnes qui sont concrètement, ou symboliquement meurtries. Les politiques qui s'en inspirent ne peuvent qu'aller à l'échec. Indifférentes aux processus subjectifs du passage à l'acte et à ses étapes successives, elles sont sans effet sur les mécanismes qui transforment en acteurs violents des sujets impossibles, interdits, malheureux ou disqualifiés. Ignorantes des implications pour les victimes et des demandes que celles-ci n'ont souvent pas même la force de formuler, elles entérinent en définitive des drames vécus, sans écoute, sans reconnaissance, sans mettre en débat ce que la violence vient signifier : la rupture, même modeste, du lien social, la négation de la subjectivité de ceux qu'elle atteint. Ayons le courage de déceler le sens perdu derrière les actes et de promouvoir le rapport, la relation, même très conflictuelle, plutôt que la rupture, la non-relation qu'implique vite la violence. Et reconnaissons qu'ils affectent des personnes réelles qui méritent attention et mesures spécifiques. "

J'aborderai ici une des nombreuses interrogations que la violence nous contraint heureusement de poser : notre rapport à elle en tant que professionnel, que nous soyons enseignant, thérapeute ou psychologue.

Nous inclus

Parlant du thérapeute, Winnicott écrivait qu'il lui revenait de s'y repérer dans la cruauté qui est forcément la sienne, afin de ne pas l'actualiser sur un autre. Cela revient à sa charge de professionnel. J'en dirais de même pour tout métier de l'humain, qu'il s'agisse de soigner, d'instruire ou d'éduquer. Notre cruauté est à travailler, en prenant conscience qu'elle peut s'actualiser d'autant plus facilement que nous sommes fragilisés, que nous ne comprenons plus, qu'un autre n'est plus notre miroir et nous

surprend par ses actes. Nous ne la travaillerons que si nous arrivons à parler de ce qui nous arrive, quand nous sommes pris par l'autre, que nos garde-fous habituels ne fonctionnent plus. Souvent nous avons honte de nos réactions excessives, pourtant nous ne pouvons être autrement. Avoir honte, c'est se cacher, taire. Or si nous n'en parlons pas, nous ne pouvons penser ce qui se passe, ni nous en distancer ni en prendre la mesure. C'est ce qui arrive souvent dans le métier d'enseigner.

Chaque métier a son idéologie défensive, là où l'on construit une manière de se défendre de la peur. La peur de notre faiblesse, la peur de parler de nos difficultés appartiennent à ce registre. Cela dépasse un individu. La peur structure les métiers. Une loi du silence les traverse aux endroits de leur fragilité, là où pour certains il y a danger de mort et pour d'autres, danger psychique. On ne badine ni avec la peur ni avec les systèmes de défense mis en place; on ne les ridiculise pas, mais on ne les laisse pas non plus fonctionner en silence. Il y a des systèmes de défense qui remplissent leur office mais qui handicapent parce qu'ils mobilisent notre énergie, réduisent le champ de notre action et de notre pensée. La peur comme l'angoisse peuvent se traiter différemment, avec un moindre coût psychique, une plus grande fluidité et de l'inventivité. C'est en cela que la parole et la compréhension peuvent remplacer certaines défenses. En gardant le silence, on finit par crever de solitude, et on peut demeurer aveugle quant à notre pire. Nous n'évoluons que parce que les autres nous tirent hors de nous-mêmes.

La crise que nous traversons met en déroute les repères identificatoires de certains métiers, elle les surprend, les laisse parfois démunis, d'autant qu'ils oeuvrent sur le terrain découvert du social. Les repères d'avant ne fonctionnent plus, ils semblent avoir perdu quelque chose qui leur était indispensable. Ils traversent une période où se marquent des changements. Les indices sont là : la plainte et la comparaison avec un passé souvent idéalisé mais qui est point d'appui par rapport à un présent ressenti comme détérioré; la souffrance causée face à ce qui ne fonctionne plus comme avant... Comme dans toute crise - sociale ou individuelle - , on peut trouver soit une explication extérieure qui délivre de toute responsabilité, soit une explication intérieure culpabilisant la personne qui ne serait plus suffisamment adéquate. L'une et l'autre position est dangereuse. La culpabilisation des enseignants, leur remise en question frontale est nocive en ce qu'elle nie la difficulté du moment et qu'elle ne tient pas compte de la normalité de la souffrance causée par des remaniements qui n'étaient pas prévus. Mais la déresponsabilisation des professionnels rejetant la faute sur les autres est également pernicieuse.

Une crise articule le social avec l'individuel; relie des événements qui ne dépendent pas de nous, à la manière dont nous y réagissons. C'est pourquoi chacun d'entre nous ne traverse pas une crise de la même manière que son voisin : certains souffrent sans perspective de dégagement, d'autres trouvent de quoi créer, d'autres encore n'en sont

pas surpris. Toute crise fait cependant émerger des pulsions de mort, des craintes de destruction; nous savons aussi qu'elle est une chance pour la création, moment structurant pour un " autrement ". Il y a cependant de l'indécidable : nous sommes les acteurs d'un drame dont nous ne connaissons pas l'issue. La crise débouchera-t-elle sur notre défaite ou y gagnerons-nous de la dignité; laissera-t-elle le pire de l'humain nous envahir ? Pas de réponse en blanc et noir, pas d'angélisme, pas de croyance en un meilleur inéluctable. Cette incertitude, il s'agit de l'assumer. Toute crise débouche sur du pire et sur du meilleur; il nous faut dès lors continuellement nous coltiner à ce pire, sans espoir qu'il ne régresse totalement.

J'ai cependant une conviction : nous avons à accepter de travailler la part qui nous revient, à ne pas nous décharger de notre responsabilité. Ce qui émerge est souvent ce que nous avons cru pouvoir mettre de côté. Une crise nous force à remanier nos investissements. Ainsi la violence de certains devrait nous interroger sur notre propre violence; l'émergence d'un désarroi existentiel pour les adolescents devrait nous imposer de considérer si nous sommes fiables, comment notre désir de vivre tient le coup, si nous nous estimons suffisamment et demeurons vivants. La transformation de l'autorité, la nécessité d'autres solidarités et l'urgence d'une articulation originale entre individu et collectif, nous imposent des défis, nous contraignent à nous positionner.

Les métiers de l'éducation sont en mouvance, comme les autres. Y gagnerons-nous en responsabilité, initiative, production de savoir, intelligence ? Certainement. Mais le mouvement ne se fera pas du jour au lendemain. Il exige que nous nous risquions, acceptions les incertitudes, prenions notre place sans attendre qu'elle nous soit imposée; que nous inventions dans le cadre donné, ne cédions pas sur des définitions simples et commodes mais qui nient un pan de la réalité, n'éliminions pas la relation pour le savoir ou vice versa; que nous nous sachions engagés en tant que personne dans un métier défini socialement, continuions à apprendre des autres métiers et de l'expérience, acceptions d'échanger, de parler de nos difficultés, fassions éclater la norme du bien faire et la peur de l'erreur; que nous considérions une classe non pas comme une masse inorganisée qui fait peur par sa puissance, mais comme une organisation qui doit se structurer, où les individus ne sont pas annihilés, où la parole circule et le dialogue peut défaire les imaginaires et les violences duelles.

Il y a, comme à toute époque, du travail pour que les forces de destruction ne l'emportent pas, que les plaintes ne ternissent pas la vie. Et cela revient à chacun, homme ou femme de terrain, homme ou femme de la hiérarchie. Cela demande d'écouter l'autre, au lieu de faire taire sa différence; d'accepter d'être marqué par cette différence au point de vaciller dans nos certitudes. A tous les niveaux, nous sommes conviés à nous interroger et réfléchir avec les autres et non pas tout seul. De quoi mobiliser les énergies des professionnels, même si la réalité résiste, que les mesquineries n'en finissent pas. La violence dans nos métiers ne peut être passée sous

silence. Nous créons de l'exclusion, en lâchant notre mission de socialisation.

Vulnérabilité

Notre approche de la violence est d'autre part colorée par comment nous nous situons nous-mêmes par rapport à elle. Gauchet, avec d'autres historiens, fait l'hypothèse d'une pacification des relations, d'une diminution de la violence entre les individus et à l'intérieur de soi. Ils montrent qu'effectivement aujourd'hui le rapport à la violence entre les civils et dans le quotidien a évolué. Nous avons pour la plupart horreur de la violence, ne savons plus nous défendre, le corps à corps nous fait peur, avons banalisé la violence à travers l'image. Mais la pacification va de pair avec des explosions de violence : plus certains se pacifient, plus d'autres n'ont qu'elle comme recours d'exister. Je ne parle pas de la violence étatique, celle entre les nations, mais de la violence au quotidien des relations.

Hugues Lagrange l'évoque : nous nous débrouillons mal avec la violence, nous avons positivé des valeurs comme le dialogue, l'écoute, etc. Et justement nous sommes rattrapés par d'autres qui vont nous chercher là où nous ne savons plus comment nous y prendre et n'avons plus le courage de répondre. En ces endroits, nous sommes devenus fragiles. En travaillant avec des formateurs, je me suis aperçue d'une dérive, celle de notre positif. Ainsi, par exemple la notion de respect. On égraine : " Il y a à respecter l'autre, se centrer sur ses besoins, ne pas le violenter ". Dans un tel respect de l'autre on ne veut plus le bousculer, ni rien lui imposer, ni aller le tirer de là où il est, on a peur de lui faire mal. L'autre est aussi sur ce registre là, il nous dit " Laisse-moi où je suis, respecte-moi dans ma différence, j'ai une identité, j'ai des droits par rapport à cette identité ". Le respect est en train de paralyser nos relations humaines puisqu'il n'y a pas de grandissement, d'évolution, de guérison, d'évolution psychique si on nous laisse là où nous sommes.

Existent évidemment des professionnels qui sont sadiques, des professionnels qui, comme dit Winnicott actualisent leur cruauté, qui sont violents, à la limite même racistes. D'un autre côté règnent une tolérance et une montée du respect qui paralysent nos actions. Nous ne pouvons pas choisir le mal, mais dans nos actes nous allons faire mal. Nous sommes bien obligés d'assumer ces gestes pour ne pas laisser l'autre là où il est, parce que le mal, comme le dit bien Sibony, c'est le laisser enfermé en lui-même. Nous avons de la peine à penser la dimension du mal dans nos champs professionnels. Quand on ne supporte plus la contradiction, plus quelqu'un qui nous rejette, on ne peut être que parmi ceux qui sont comme nous, qui ont les mêmes convictions. Quelque chose tourne autour de notre difficulté à accepter le conflit, la confrontation entre nos convictions et les leurs. Notre vulnérabilité par rapport à la violence vient de cette évolution-là.

J'ai travaillé, comme beaucoup d'autres, sur l'écoute, le rapport à l'autre, et je suis

maintenant en train de retrouver les valeurs positives du conflit et de la confrontation. D'ailleurs ceux qui travaillent avec des adolescents avancent que s'il n'y a pas de conflit, on récolte la violence. Si les adultes n'entrent plus en interaction, en corps † corps, se dÈfilent, disent parfois " je te comprends " et esquivent cette nécessaire prÈsence † l'autre, alors ils les laissent dans la surenchÈre d'un comportement d'existence, à la recherche désespérée d'un " reconnais-moi ". A qui peuvent-ils causer, ceux en dérive, qui ne cessent d'être humiliés et qui humilient à leur tour ? En quoi avons-nous déserté la confrontation, le conflit, pour des termes qui instaurent notre respect et le bien, mais finissent par nous faire fuir la rencontre ? Les historiens le dessinent, nous sommes des adultes fragilisÈs, dans l'incapacitÈ de rÈpondre et qui vont dÈlÈguer le " comment rÈpondre " aux spÈcialistes.

Etre bon

Aborder la violence, c'est bel et bien se confronter au mal. " *Faire le mal, c'est alors commettre une faute, et d'abord envers soi-même, envers la cohérence de sa propre vie, de sa propre histoire, de son propre agir; c'est se tromper, se mentir à soi-même, se faire mentir, ruiner la possibilité et le sens de sa propre action. Mais faire le mal, c'est aussi faire mal, faire souffrir autrui. On se trouve ici moins devant la lointaine loi que devant le proche visage d'autrui. Il ne s'agit plus de s'être plus ou moins intelligemment trompé, d'avoir manqué à sa propre cohérence ou non-contradiction devant la loi, mais d'avoir trahi cette promesse qu'est tout vis-à-vis, toute relation à quelqu'un d'autre. Le mal, c'est cette incapacité à sentir que l'on peut faire souffrir. Pour moi le péché n'est rien d'autre.* ", écrit avec grande justesse Olivier Abel. Et pour beaucoup d'entre nous, nous avons de la peine à l'aborder de front. Nous ne pouvons certes pas choisir le mal, comme l'écrit Sibony : " *Donc à la limite, choisis le bien veut dire : reconnais qu'il y a le mal mais, s'il arrive, que se soit par-delà tes projets.* " et plus loin " *La place que je fais au mal, c'est d'abord de le reconnaître; reconnaître qu'il y a le mal ne veut pas dire l'accepter. Mais le refus de l'accepter ne peut être que local, ponctuel; si refus global il y a, c'est seulement au sens où nous ne voulons pas aller vers le mal* ".

Avons-nous en effet suffisamment interrogé notre rapport au mal, et à quel moment notre tolérance devient intolérance ? Même si la psychanalyse nous a fourni plus d'une compréhension, nous pouvons céder à un " négationisme du mal ". Nous souhaitons en effet qu'un professionnel ait conscience de ce qu'il fait, entre dans la réflexion de ses actes. Nous sommes dans la croyance que " si on réfléchit ses actes, alors on pourra trouver le "juste" geste ". Réfléchir pour sortir de l'ignorance ou des préjugés; sortir de soi pour penser le rapport à l'autre : telle serait la responsabilité de l'acteur pour que ses gestes ne soient pas nocifs ou le moins possible, pour qu'ils n'entravent pas l'apprendre d'un enfant, par exemple. Nous poursuivons ainsi l'idéal d'un humain réfléchissant, s'éloignant de certains de ses *a priori* relevant d'une psychologie ou

d'une sociologie naïve, mais ne contribuons-nous pas ainsi à maintenir l'illusion que l'homme pensant est nécessairement bon et non destructeur ? D'autre part, les êtres qui pensent leurs actes, qui ont conscience de leur responsabilité, de la vulnérabilité de l'autre, veulent - et c'est légitime - être dans le bien et ne supportent alors plus la perspective d'être " mauvais ".

Certains enseignants provoquent - presque inconsciemment tant ils sont dans la certitude de leur geste - catastrophes, blocages, refus d'apprendre, humiliation, rejet d'un autre. Eux non plus n'ont pas l'impression d'être destructeurs. Si l'autre se détruit, c'est au fond sa faute à lui. Ils supportent le mal qu'ils font, parce qu'ils le justifient par la mauvaise essence de cet autre. Ceux qui réfléchissent, cherchent dans les sciences humaines de quoi fonder leurs actes, ont la hantise de faire mal. Et ce faisant ils peuvent en venir à paralyser leur action humaine. D'autre part, j'ai l'impression qu'un enfant ne grandit que s'il rencontre à la fois de la sollicitude mais aussi quelque chose de négatif avec lequel il doit faire. Autant au niveau des parents que des enseignants " réfléchis ", on tente de fuir tout mauvais pour n'être jamais à cette place, mais pour l'autre, ce " trop bon " peut devenir mauvais.

J'ai lutté contre une destructivité à l'égard d'un autre, par méconnaissance, par refus d'entendre ce qui se passe dans l'intersubjectivité. Et il me semble maintenant qu'il y a une négativité nécessaire, mais qu'on ne peut pas vraiment penser. On ne peut pas dire : " soyons négatif ", parce que ce négatif peut n'être pas destructeur mais constructeur. Et comment savoir s'il est destructeur ou pas ? Comment penser être " négatif " pour que l'autre puisse sortir de lui-même ? Il y aurait une négativité constructrice et une négativité destructrice... " Peut-on agir contre le mal sans faire du mal ? " s'interroge Olivier Abel. Cette question est un point aveugle de certains de nos métiers. Nous sentons que nous touchons une limite délicate, où peuvent se rejoindre des théories extrémistes, ce qui ne manque pas de nous mettre mal à l'aise.

Le mal subi

Revenons à notre position comme professionnels, vis-à-vis de ceux qui sont en souffrance de ce qu'on leur a fait subir viennent tenter d'intégrer dans leur vie ce qui a été insupportable. Bien des questions se posent alors pour le clinicien. Comment aider la victime à ne pas s'identifier à son trauma, comment ne pas, en tant que professionnel, répéter le trauma déjà subi ? Notre société a donné légitimement existence à ceux qui ont subi le mal. Mais les transformer en victime peut s'avérer nocif. Garapon le dit dans ces mots : " *Or la peur distillée par les médias à propos de quelques faits divers horribles ne peut reléguer l'autre qu'au statut de 'monstre' incarnant l'altérité absolue ou, au contraire, de victime, c'est-à-dire d'un autre soi-même auquel on s'identifie et dont on partage les souffrances. La condition de victime polarise : la victime incarne l'innocence absolue et transforme son agresseur en monstre absolu. Elle est le contraire du sujet politique : réduite à son traumatisme elle*

est passive et ne peut que se plaindre. C'est d'ailleurs peut-être ainsi que le pouvoir contemporain aime ses sujets : comme des êtres diminués par la peur et en attente de prise en charge. Une telle perception du mal - apolitique- empêche de penser la justice. Si l'on entre dans le monde par la psychologie, par la souffrance, par l'émotion, on aboutit à une impasse, car on se trouve dans l'impossibilité de faire coexister deux psychologies en même temps : celle du criminel et celle de la victime”.

Bien des critiques du travail des professionnels, psychologues et autres, montrent que la victimisation des individus est un piège qui n'est pas sans rentabilité pour ces professionnels. L'humain ne se réduit pas à son état de victime, affirme très fort Alain Badiou quand il parle du mal et de l'éthique. Assigner quelqu'un à son trauma, revient à l'empêcher de l'intégrer dans une évolution et le pousse à fonder son identité sur lui. Le discours psychologique n'est pas sans retentissement sur le social et l'évolution du sujet dans son désir d'une sécurité à tout prix, dans sa plainte continue face à la souffrance rencontrée dans la vie. Comment dire l'identité sans la bloquer ? Comment oeuvrer pour décentrer le sujet douloureux de lui-même ?

La clinique de celui qui a subi le mal est le terrain des thérapeutes. La réparation leur revient. Le travail du clinicien se tient au bord de cette énigme : comment cet événement - le mal subi - peut-il ne pas faire répétition, comment cette souffrance peut-elle ne pas s'enkyster, comment la vie peut-elle l'intégrer, où sont les ressources, les forces de vie d'une personne, comment de victime peut-elle ne pas devenir bourreau ? C'est notre travail, une fois le mal fait, mais ce travail est de prévention, car nous oeuvrons pour que la souffrance ne rejaillisse pas sur d'autres, que la victime n'engendre pas d'autres victimes. Parfois cependant, nous voyons ces métiers dénoncer le mal et par leur action répéter le mal subi, user de l'autre une fois encore pour leur narcissisme et leur bon droit. Ainsi en va-t-il parfois de la maltraitance sexuelle, et de la manière dont certains psychologues et assistants sociaux en usent dans le débat social et dans la chasse au monstre. A notre niveau, nous devons surtout comprendre comment nous collaborons entre professionnels, et créons aussi parfois une déresponsabilisation des individus qui s'adressent à nous.

A partir de cette clinique de la victime, on peut prendre des positions sociales, qui ne sont pas sans risque de dérive. Nous sommes les témoins de la souffrance d'un destin brisé par la violence, de l'intolérable d'une violence actualisée sur un enfant, une femme ou un homme, de la passion destructrice d'un couple, de l'agression sauvage d'une vieille personne, et pouvons en mesurer les conséquences en tant que cliniciens. Nous pourrions opter pour une position extrême qui consisterait à soutenir que notre métier intervient une fois le mal fait, que nous ne sommes pas responsables de la société, des errances humaines et des conditions qui causent le mal. Notre métier est lié au mal, et notre existence sociale aussi. Nous pourrions en rester là, en espérant même que le mal ne s'atténue pas, car cela nous rejetterait dans l'impossibilité

d'exercer.

Le discours est cynique, nous ne pouvons le tenir. Au nom des victimes, nous nous associons à des mouvements qui veulent que le mal cesse, que la violence s'estompe, que l'autre devienne moins menaçant. Nous sortons de notre réserve. Saurons-nous cependant comprendre que notre position ne peut résoudre à elle seule le problème de la violence, et que nous contribuons, comme d'autres professions, indirectement à fabriquer de la méfiance. Je souscris à la position de Antoine Garapon et Denis Salas qui soutiennent que le problème du mal ne se résout pas uniquement avec le discours psychologique. Actuellement, comme ils l'écrivent, le mal n'est pas à l'extérieur, mais c'est l'autre proche qui est devenu menaçant, et ceci en parlant du nouveau Code pénal, dont disent-ils, on pourrait *“résumer la doctrine de la manière suivante : “Enfants, méfiez-vous de vos parents qui peuvent vous maltraiter ou abuser de vous, épouses, de vos époux qui peuvent se montrer violents, employées, de vos patrons qui peuvent vous harceler, usager du restaurant, de vos commensaux s'ils fument, de votre partenaire sexuel qui peut vous infecter, de l'usager de la route qui peut vous tuer, etc.” Nous sommes en guerre contre un ennemi qui n'a pas de visage (...) Un imaginaire de la victimisation a vite fait de se substituer à celui de la civilité et de la citoyenneté”*.

En tant que professionnels nous avons † interroger notre participation † cette victimisation et au fait que, de plus en plus, nous nous tenons nous-mêmes pour des victimes ayant des droits. La vie est un risque, faite de rencontres bonnes et mauvaises, de la souffrance dans laquelle nous devons ensuite trouver des forces et des ressources pour que ce ne soit pas trop destructeur. Nos métiers consistent minimalement † ne pas ajouter de la destructivité † la destructivité inhérente † la vie, à permettre qu'on tire des inévitables accidents négatifs des forces de vie et non des forces de mort. Nous sommes invités à mener une réflexion sur l'éthique de nos gestes, et à être attentifs à ceux qui sont en extrême fragilité sociale.

Quand on s'occupe de l'enfance, les dérives sont encore plus fortes. Nous voyons aujourd'hui se dessiner un courant qui tient l'enfance comme une minorité, et qui tente devant ce scandale de lui octroyer des droits à l'égal des homosexuels ou des minorités ethniques. Nous avons, dans le courant de notre vingtième siècle, compris comment un enfant peut devenir victime de violence, d'abus, de maltraitance, d'exploitation, malgré les discours généreux qui se succèdent. Ces abus répétés, là où nous devrions être des obligés face à eux, là où réside notre responsabilité fondamentale, sont dénoncés, et c'est tant mieux. On cherche à protéger l'enfant des conséquences parfois nocives de sa dépendance. Mais ce faisant, et c'est tout le débat actuel autour des droits de l'enfant, nous sommes en train de lui donner des droits, et de casser sa légitime dépendance, de l'instituer comme responsable et autonome avant l'heure. Nous sommes, à cause d'abus, en train de mettre en péril une dépendance fondamentale,

celle d'un humain par rapport à un autre humain, et d'instaurer des relations où le rapport intersubjectif se résume à l'affrontement d'un droit contre un autre. On peut imaginer que si cette tendance se poursuit, les enfants seront bientôt des clients qu'il faudra servir, qui pourront nous dénoncer si quelque chose ne leur plaît pas, qui useront des adultes comme des objets et pourront les jeter s'ils ne font pas usage. En fait on aura seulement inversé la scène; ce sont les enfants qui deviendront tyranniques, suffisants, cruels, destructeurs pour ceux qu'ils côtoient, et ceci à force de les avoir confortés dans leur droit. Alors les droits des enfants ne sont pas que positifs. Cette position est à nouveau sur une crête difficile. Que ce soit Caroline Eliacheff, Irène Théry ou Antoine Garapon - dont on ne peut soupçonner ni leur droiture ni leur soucis de l'autre -, ils avertissent que les droits des enfants peuvent se retourner contre eux. Que notre discours de protection sert les adultes et leur intervention, qu'en tant que professionnel nous sommes, pour protéger, à promouvoir une pénétration des intimités telle que nous ne l'avions pas encore osée jusqu'ici. Et paradoxalement, l'enfant victime devient le modèle du citoyen comme en fait l'hypothèse Joël Roman .

Le mal agi

Des cliniciens ont travaillé avec ceux qui sont en grande violence, qui ont commis l'innommable. Bourreaux, nous savons qu'ils ont été des victimes, que l'enfance a pu leur être un enfer, qu'humiliation, exclusion ont fabriqué ces êtres qui ne ressentent rien à la douleur de l'autre, qui en jouissent sans même s'en souvenir. Le travail de Claude Barlier, de Alice Miller, de Jacques Pain, de Jacques Sélosse nous ouvrent à ces psychismes dévastés, à cette psychose blanche, cette perversion intraitable. Nous avons à apprendre de leurs actes qui appartiennent pourtant à l'humain, et ne pas confondre violence des uns et des autres, même si toute violence exige réponse. Ils sont des victimes devenus des bourreaux, selon un mécanisme que Freud a mis en lumière.

Certes les circonstances, les conditions du grandir, n'expliquent pas à chaque fois la violence de l'un ou de l'autre, ses passages à l'acte. Depuis longtemps du travail se réalise, des possibles s'ouvrent, on fait mentir des destins. Ce travail est celui des thérapeutes, mais également des enseignants, des assistants sociaux, des médecins lorsqu'ils oeuvrent sur le terrain. Nous pouvons aussi écouter les histoires de ceux qui étaient dans la violence et ont recouvré un espace d'amour et de reconnaissance. Dans les collèges, dans les écoles, ces récits peuvent nous enseigner à ne pas désespérer. On peut les lire, chez Sélosse, Pain, Debardieux ou Imbert. Il en est malheureusement d'autres, où le cercle s'est refermé sur notre impuissance et les forces de mort l'ont emporté. Clinique de la violence au quotidien scolaire : combien d'établissements pourraient raconter comment ceux qui sont étiquetés violents deviennent autre lorsqu'ils retrouvent des cadres, lorsqu'on s'engage envers eux, en présence, sans rien laisser passer, et qu'on leur permet de se regreffer au savoir, comme le décrit Jacques Pain. Lorsque la violence est acte de désespoir, elle demande réponse, contention et

espérance, face-à-face et reconnaissance. Alors il importe de répondre, cadrer, structurer, entendre, mettre en place des lieux de paroles, ne rien laisser passer sans pour autant rejeter ou stigmatiser.

De cette clinique de la violence, que pouvons-nous retirer ? Certes, parfois de l'impuissance face à la destructivité, aux situations bloquées, aux échappées impossibles. Mais aussi une certitude que, si chacun faisait son métier - le politique, l'enseignant, le parent, l'économiste - et avait conscience de sa responsabilité envers l'autre, la violence agie serait peut-être moindre. Cela ne veut nullement dire que la violence en serait éradiquée.

Nous avons à interroger notre position de psychologue ou de psychanalyste, et les conséquences de notre discours sur le social, c'est-à-dire les limites de notre discours par rapport au politique. Le discours de prévention des professionnels de la santé peut en effet aller vers une aseptisation de la vie. L'Être humain est un Être de liberté, de raison, il est aussi un Être d'extravagance et sa vie est d'excès. Le sel de la vie ne se résume pas à ne pas fumer, ne pas boire, manger correctement, être dans la pacification, sans jamais élever la voix. Nous voyons apparaître, sous notre désir d'un bien de l'humain, une volonté d'aplanir la vie. A la fois l'intention est bonne, et à la fois on aseptise le vivant qui a besoin d'agressivité, de violence, d'excès, pour se sentir exister. Le discours de la prévention peut glisser vers un nouvel hygiénisme.

Le discours de la prévention tenu surtout par nos métiers contient aussi une autre dérive. Reconnaître la violence comme mal humain est un premier pas, où le psychologue n'a pas à lui seul la vérité du mal. Nous avons tendance en effet à occulter la limite politique de notre discours, à confondre les ordres d'intervention, à se substituer parfois à la justice. Le discours de prévention risque alors de nous faire occuper une position sociale indue, notre souhait pouvant aller jusqu'à une transformation de la société par une thérapeutique généralisée. Où est notre limite d'intervention ? Où devons-nous nous garder d'intervenir, car c'est au niveau d'une vraie politique que le problème a à se résoudre ? Et comment les cliniciens peuvent-ils transmettre un savoir sans pour autant vouloir se substituer au politique et au juridique ?

Nous ne pouvons pas jouer à l'autruche. Notre discours est repris dans le social et peut jouer un rôle pervers. Nous ne sommes pas strictement responsable de l'usage qu'on fait de nos paroles, de la généralisation psychologique du social. Certains fustigent la psychanalyse et les psychanalystes d'avoir divulgué les découvertes freudiennes, de ne pas s'en être tenus à leur métier de thérapeute, d'avoir voulu soigner le social, comme Freud l'avait d'ailleurs esquissé. Peut-être ne pouvions-nous pas l'éviter. Mais nous en connaissons aujourd'hui les retombées. Par exemple le discours psychologique peut être repris par un sujet pour se protéger de toute entame, de toute responsabilité. J'ai lu récemment les propos d'un enfant brésilien, qui avait

vandalisé l'école et comme couverture disait en substance : “ Ne me grondez pas, ma mère est nerveuse; ne me punissez pas, mon père est alcoolique ”. Le discours psychologique peut entraîner dans le social une irresponsabilité, cette plainte dont parle Garapon, cette insistance à se présenter comme citoyen-victime qui réclame des dommages et la reconnaissance de sa différence. La plainte nous délivre de nous affronter à l'événement et d'avoir à accepter qu'on a aussi une part de responsabilité dans notre manière d'y faire face et que rien ne nous délivre d'avoir à le traiter. Comment sommes-nous touchés par la compassion au point de ne plus savoir faire face, sinon de pleurer avec, et clamer l'injustice. Nous pourrions soutenir que l'usage du discours psychanalytique par des tiers ne relève pas de notre responsabilité, et pourtant...

Perspective

Nous savons que les conditions pour grandir, pour apprendre et même pour vivre ne sont pas toujours réunies, et que nous sommes tous impliqués dans le passage à l'acte de certains. Personne n'est épargné : quelles conditions donnons-nous pour vivre, exister au regard de quelqu'un, que ce soit par le travail ou une autre activité ? Nous avons donc à travailler sur les conditions qui permettent à un humain de n'être pas rejeté, lutter contre l'humiliation, empêcher la fabrication d'un bouc émissaire et la construction d'une violence pathologique liée à l'exclusion. Mais il est tout aussi évident que nous avons à préserver la violence quand elle est cri poussé face à l'intolérable, la préserver pour la canaliser vers d'autres créations, vers d'autres affrontements. Et peut-être devons-nous surtout faire le deuil d'un être non violent, accepter que nous serons toujours dans cette tension entre violence et pacification, entre soi et l'autre, et que c'est un moindre mal.

Nous nous confrontons donc inlassablement à la question de l'identité et de l'altérité. Sur plus d'un niveau, nous sommes désormais engagés à reconnaître notre violence réciproque, les blessures causées, pour pardonner sans oublier; contraints de reconstruire du lien par l'exercice d'une parole fragile mais tenace à lutter contre les forces de destruction, les pouvoirs et égoïsmes toujours renaissants.